

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.


SOURCE DES IMAGES  
Google Livres






FA  
8621

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE SÉNÈQUE  
LE PHILOSOPHE



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>IE</sup>, RUE JACOB, N<sup>O</sup> 56.



B. 138464

ŒUVRES COMPLÈTES

FA

8621

# DE SÉNÈQUE

LE PHILOSOPHE

87

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

S 2

96 LF

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

hac

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



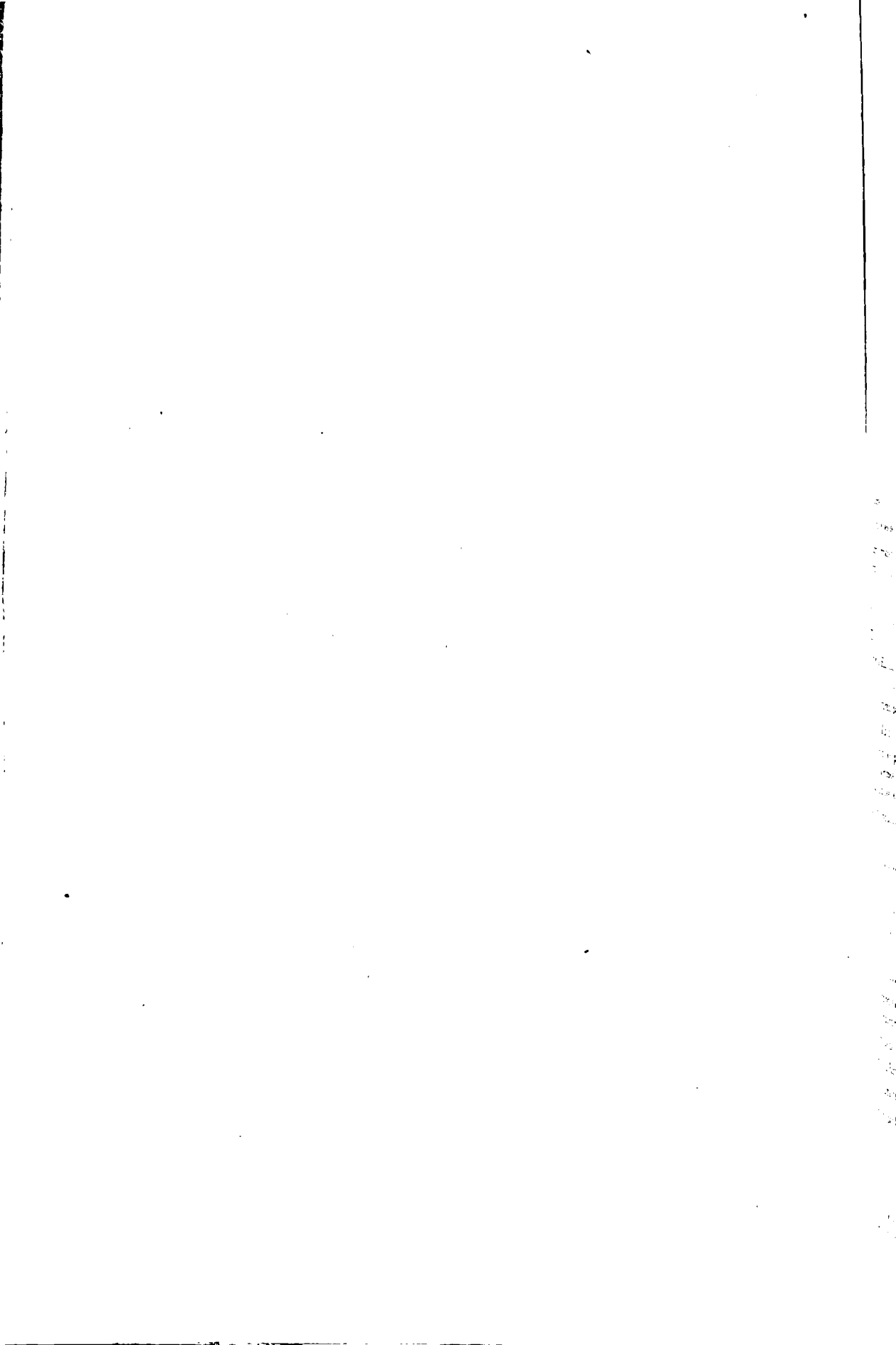
PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

BUE JACOB, 56

M DCCC LIX



## TABLE DES MATIERES.

	pages.		pages.
Avis des éditeurs.....	vii	par M. HAUBÉAU, auteur de la traduction de la	
Notice sur la vie et les ouvrages de Sénèque.....	xi	<i>Pharsale</i> de Lucain.....	375
DE LA COLÈRE, traduction nouvelle par M. ÉLIAS		PETITES PIÈCES DE VERS, traduction nouvelle par	
REGNAULT.....	4	M. BAILLARD.....	585
Livre I.....	Ibid.	QUESTIONS NATURELLES, traduction nouvelle par	
Livre II.....	46	M. BAILLARD.....	589
Livre III.....	38	Livre I.....	Ibid.
CONSOLATION A HELVIA, traduction nouvelle par le		Livre II.....	440
même.....	65	Livre III.....	454
CONSOLATION A POLYBE, par le même.....	85	Livre IV.....	455
CONSOLATION A MARCIA, par le même.....	101	Livre V.....	470
DE LA PROVIDENCE, ou pourquoi, s'il y a une pro-		Livre VI.....	480
vidence, les hommes de bien sont-ils sujets au		Livre VII.....	502
mal, traduction nouvelle par le même.....	125	FRAGMENTS, par le même.....	521
DES BIENFAITS, traduction nouvelle par le même...	455	Fragments tirés de Lactance, par le même.....	Ibid.
Livre I.....	Ibid.	Fragments tirés de saint Jérôme, par le même....	525
Livre II.....	148	ÉPIGRAMMES A LUCILIUS, traduites en français par Pin-	
Livre III.....	466	trel, revues et publiées par les soins de Jean La	
Livre IV.....	484	Fontaine.....	525
Livre V.....	206	EP. I. Que le temps est précieux et qu'il en faut	
Livre VI.....	225	être bon ménager.....	Ibid.
Livre VII.....	245	EP. II. Il ne faut pas lire toute sorte de livres; il	
DE LA CONSTANCE DU SAGE, ou que l'injure n'atteint		suffit de lire les bons. — Le pauvre n'e-t pas ce-	
pas le sage, traduction nouvelle par le même...	265	lui qui a peu de chose, mais celui qui desire plus	
DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE, par le même.....	281	que ce qu'il a.....	526
DE REPOS ET DE LA RETRAITE DU SAGE, par le même.	504	EP. III. Il est bon de délibérer avant que de faire	
DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME, par le même.....	505	un ami; mais quand on l'a fait on ne lui doit	
DE LA CLÉMENTIE, par le même.....	527	rien cacher.....	527
Livre I.....	Ibid.	EP. IV. La véritable joie consiste dans le règlement	
Livre II.....	318	des passions. — La vie ne peut être tranquille	
DE LA VIE HEUREUSE, par le même.....	355	sans le mépris de la mort.....	528
FACTIE SUR LA MORT DE CLAUDE CÉSAR, vulgaire-		EP. V. Il faut éviter la singularité, et se conformer	
ment appelée Apokolokyntose, traduction nouvelle		à la coutume.....	550
		EP. VI. C'est une disposition pour s'amender, que	
		de connaître ses défauts. — La conversation in-	
		struit mieux que les préceptes.....	551

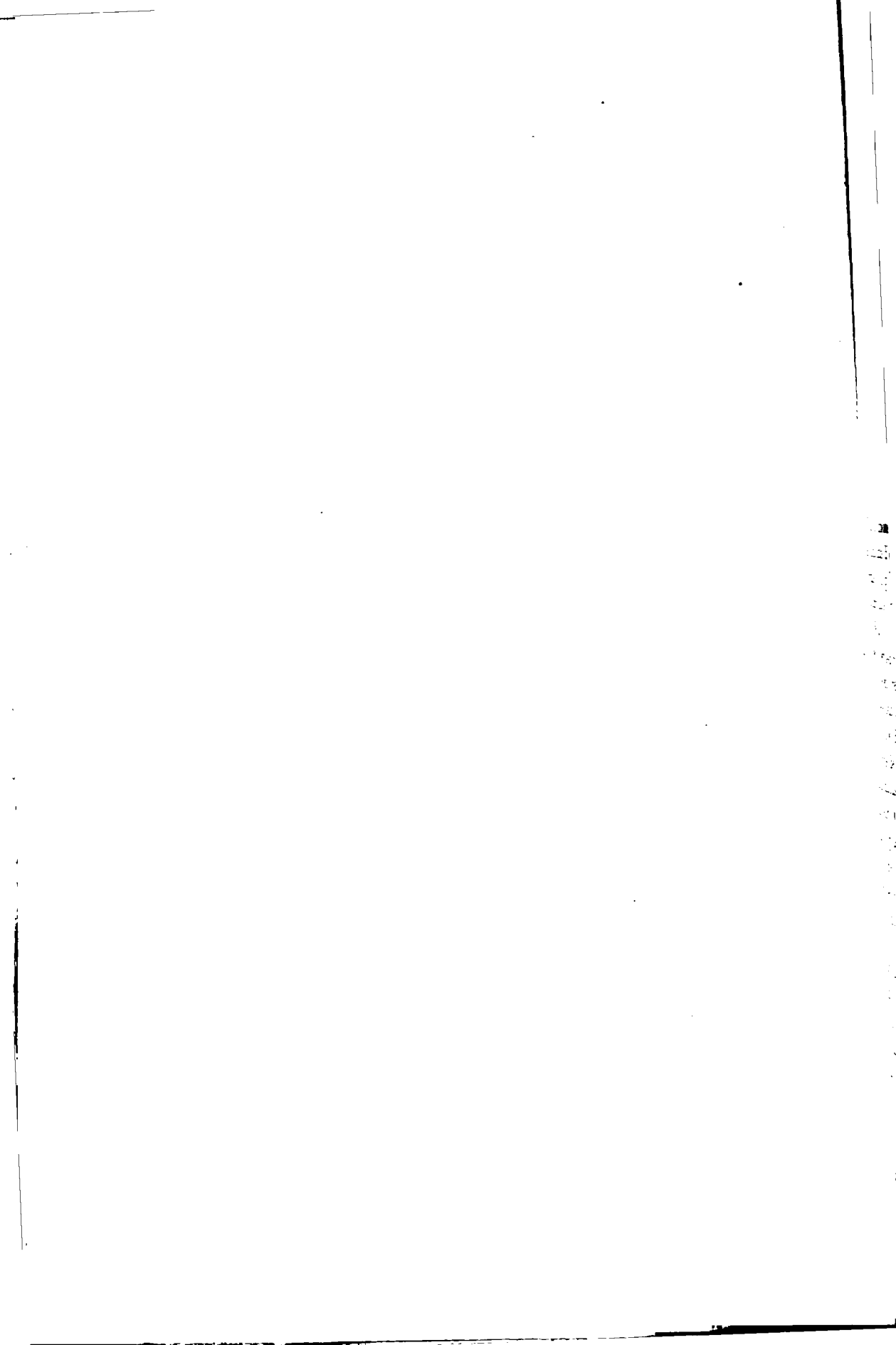


	Pages.		Pages.
Ep. VII. Les compagnies et les spectacles insinuent facilement le vice . . . . .	532	Ep. XXVI. C'est à la mort que la vertu se recon- naît . . . . .	575
Ep. VIII. Il ne faut pas demeurer oisif dans la re- traite. — Les biens de fortune ne sont pas à nous.	534	Ep. XXVII. Il est honteux à un vieillard d'avoir encore les désirs d'un enfant. — Dans l'étude de la sagesse, on n'agit point par procureur. . . . .	574
Ep. IX. Quoique le sage se suffise à lui-même, il est bien aise d'avoir un ami, sans trop s'affliger quand il le perd. . . . .	536	Ep. XXVIII. Les voyages ne guérissent point les maladies de l'âme. — C'est déjà quelque amen- dement que de reconnaître sa faute. . . . .	575
Ep. X. La solitude n'est propre que pour le sage. — De quelle manière on doit parler à Dieu, et vivre avec tous les hommes. — Il faut se proposer quelque homme d'honneur pour témoin de toutes ses actions. . . . .	539	Ep. XXIX. Il faut reprendre le vice, même quand il est endurci. — Celui qui aime la vertu ne peut être aimé du peuple. . . . .	577
Ep. XI. Que l'art ne saurait corriger les défauts qui viennent du tempérament, et que les grands per- sonnages sont sujets à rougir. . . . .	540	Ep. XXX. La vieillesse n'a point de ressource con- tre la mort. — Il n'y a que le sage qui sache bien mourir. . . . .	579
Ep. XII. Que la vieillesse a ses avantages. — Qu'il faut être à toute heure disposé à la mort. . . . .	542	Ep. XXXI. La voix du peuple ni les vœux de nos amis ne nous donnent point la sagesse. — Elle vient du travail qui perfectionne la raison et rend l'homme heureux. . . . .	584
Ep. XIII. Que l'on peut connaître ses forces sans s'être éprouvé contre la fortune. — Que notre mal n'est le plus souvent que dans l'opinion. . . . .	543	Ep. XXXII. Que la vie étant si courte, on doit com- mencer de bonne heure à la régler. . . . .	585
Ep. XIV. Qu'il faut aimer son corps, mais sans pré- judice de son honneur. — Que l'on ne doit point se commettre avec les grands, ni se mêler dans le désordre des affaires. . . . .	546	Ep. XXXIII. Que les livres des Stoïciens sont tous remplis de belles sentences. — Qu'il est honteux de réciter toujours les sentiments d'autrui et de ne produire jamais les siens. . . . .	584
Ep. XV. Il est plus nécessaire d'exercer l'esprit que le corps. — Les biens de fortune ne sauraient remplir nos amitiés. . . . .	549	Ep. XXXIV. L'homme de bien est celui duquel les paroles et les actions s'accordent ensemble. . . . .	586
Ep. XVI. La sagesse rend l'homme heureux et le dispose à obéir aux ordres de la Providence. . . . .	551	Ep. XXXV. Il n'y a que le sage qui soit véritable- ment ami. . . . .	587
Ep. XVII. Il faut acquérir la sagesse par préférence à tous les autres biens. — Les richesses peuvent bien changer les misères et non les finir. . . . .	553	Ep. XXXVI. La jeunesse est la saison d'apprendre. — L'exercice du sage est le mépris de la mort — Tout meurt, et rien ne périt dans le monde. . . . .	Ibid.
Ep. XVIII. Il est bon quelquefois de pratiquer la pauvreté volontaire. — Celui qui méprise les ri- chesses est digne de Dieu. . . . .	554	Ep. XXXVII. Ce n'est pas un exercice aisé, de se rendre homme de bien. — Tout nous sera sou- mis, si nous nous soumettons à la raison. . . . .	589
Ep. XIX. Que l'on ne peut acquérir la sagesse qu'il n'en coûte quelque chose. — Pour faire des amis, il faut donner avec discernement et non pas à l'aventure. . . . .	557	Ep. XXXVIII. La conversation instruit mieux que la dispute. . . . .	590
Ep. XX. Qu'il faut que nos actions s'accordent avec nos paroles. — Que la plupart des hommes ne sa- vent ce qu'ils veulent, qu'au moment qu'ils le veulent. . . . .	559	Ep. XXXIX. Les richesses médiocres sont préf- rables à celles qui sont excessives. — L'habitude au plaisir rend nécessaires les choses qui étaient superflues. . . . .	Ibid.
Ep. XXI. Que les bons auteurs peuvent immorta- liser le nom de leurs amis. — Contre ceux qui in- terprètent mal la doctrine d'Épicure. . . . .	564	Ep. XL. Les lettres rendent les amis présents. — Il est plus honnête de parler lentement. . . . .	592
Ep. XXII. Le sage doit se retirer de l'embarras des affaires. — La plupart sortent de la vie comme s'ils y venaient d'entrer. . . . .	563	Ep. XLI. Dieu réside au dedans de l'homme. — Les forêts, les fleuves et tous les ouvrages de la nature nous font sentir qu'il y a un Dieu. . . . .	594
Ep. XXIII. En quoi consiste la véritable joie. — La volupté tombe par une pente naturelle dans la douleur. . . . .	565	Ep. XLII. On ne devient pas subitement homme de bien. — Le manque de pouvoir couvre les vices de beaucoup de gens. . . . .	595
Ep. XXIV. Qu'il ne faut point se rendre malheu- reux avant le temps. — On doit séparer les dis- grâces de la fortune des circonstances extérieures qui les accompagnent. . . . .	567	Ep. XLIII. Il faut vivre en particulier, comme l'on ferait en public. . . . .	597
Ep. XXV. On se peut toujours amender, tandis qu'on a honte de mal faire. — Pour bien vivre, il faut être censeur de soi-même. . . . .	571	Ep. XLIV. La philosophie ne considère point l'ex- traction. — La noblesse vient de la vertu. . . . .	Ibid.
		Ep. XLV. On perd trop de temps dans la chicane de l'école. — Il est plus dangereux d'être trompé par les choses que par les paroles. . . . .	599
		Ep. XLVI. Quand on veut écrire, il faut choisir une matière ample et fertile. . . . .	601
		Ep. XLVII. Il faut traiter honnêtement vos servi- teurs . . . . .	Ibid.

	Pages.	Pages.	
Ep. XLVIII. Les amis doivent vivre en communauté d'intérêts. — Il ne faut pas s'arrêter aux subtilités des sophistes. . . . .	604	Ep. LXXVI. Que l'on voit quelquefois des grands esprits logés dans des corps infirmes. — Que tous les biens sont égaux quoique leur nature et leurs objets soient différents. . . . .	644
Ep. XLIX. La vie est courte; le temps passe vite. — Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles. . . . .	606	Ep. LXXVII. Que la vertu étant un bien désirable, il s'en suit que la patience dans les tourments est un bien que l'on doit désirer. . . . .	649
Ep. L. Nous imputons ordinairement nos défauts à des causes étrangères. — La vertu est naturelle à l'homme; il se peut corriger en tout âge. . . . .	608	Ep. LXXVIII. Qu'il ne faut point affecter la solitude par vanité. — Que l'on doit remédier aux imperfections de l'âme avec autant de soin qu'aux infirmités du corps. . . . .	654
Ep. LI. La qualité du pays où l'on demeure peut amoindrir ou affermir le courage. . . . .	640	Ep. LXXIX. Il n'y a point de vice qui ne promette quelque récompense. — Il faut travailler sérieusement à la réformation de ses mœurs et prendre la mort pour sujet de méditation. . . . .	653
Ep. LII. L'irrésolution procède d'ignorance. — Tous les vices ont des caractères extérieurs qui les manifestent. . . . .	642	Ep. LXX. Que c'est un avantage non pas de vivre, mais de bien vivre. — De là, suivant l'erreur du paganisme, il conclut qu'il est permis de se procurer la mort quand elle est plus avantageuse que la vie. — Il en rapporte plusieurs exemples. . . . .	654
Ep. LIII. Les maladies de l'âme sont différentes de celles du corps, car plus elles sont grandes, moins on les sent. — La philosophie demande l'homme tout entier, et, l'approchant de Dieu, elle le met au-dessus de la fortune. . . . .	644	Ep. LXXI. Le souverain bien consiste en ce qui est honnête. — Il se rencontre même dans les tourments quand la vertu les rend honnêtes. . . . .	658
Ep. LIV. Il parle d'une courte haleine à quoi il était sujet, et par un faux raisonnement il tâche de prouver qu'il n'y a nul sentiment après la mort. . . . .	646	Ep. LXXII. Que l'étendue de la sagesse doit être préférée à toute autre occupation. — Que la joie du sage se forme au dedans et ne peut être troublée par ce qui vient du dehors. . . . .	664
Ep. LV. La délicatesse nous interdit enfin l'usage des parties que nous avons laissées longtemps inutiles. — La solitude sert quelquefois de prétexte à la fainéantise. . . . .	647	Ep. LXXIII. Que le sage obéit aux lois et révere les magistrats qui ont soin de la tranquillité publique. — Que l'âme ne peut être bonne si Dieu n'est avec elle. . . . .	666
Ep. LVI. Le bruit du dehors est facile à supporter quand nos passions n'éclatent point au dedans. . . . .	649	Ep. LXXIV. Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête; et que si le bien consistait dans les richesses, dans la bonne chère et dans la compagnie des femmes, l'homme serait plus heureux que Dieu, qui n'a pas l'usage de ces choses-là. . . . .	668
Ep. LVII. Il y a des faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre. . . . .	622	Ep. LXXV. Que c'est bien parler que de dire ce que l'on pense. — Que dans l'étude de la sagesse il y a trois classes. — Qu'il y a différence entre les maladies et les affections de l'âme. . . . .	674
Ep. LVIII. De la disette de la langue latine. — La division des êtres avec l'explication des idées de Platon. — Que l'on peut prolonger sa vie par le moyen de tempérance; mais qu'il est permis de retrancher cette même vie quand elle est à charge. . . . .	623	Ep. LXXVI. Qu'en tout âge il est saison d'apprendre. — Il prouve encore qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête. — Que pour connaître ce qu'un homme vaut il ne faut considérer que son âme. . . . .	677
Ep. LIX. De la manière que l'on doit écrire. — Que nous demeurons dans l'erreur parce que nous ne cherchons point la vérité, et que nous croyons les flatteurs qui nous donnent des qualités que nous n'avons pas. . . . .	628	Ep. LXXVII. Que personne ne veut mourir, quoiqu'on sache que c'est une nécessité. — Que l'on ne doit point considérer la durée, mais bien la fin de la vie. . . . .	682
Ep. LX. Que les souhaits de nos parents nous sont contraires. — Que l'on doit mettre au rang des bêtes les hommes qui les surpassent en avidité. . . . .	632	Ep. LXXVIII. Que le mépris de la mort est un remède à tous les maux. — Que toutes choses dépendent de l'opinion, et quelle est la mesure des biens et des maux. . . . .	685
Ep. LXI. Pour jouir de la vie il faut être toujours près de la quitter. — Il est plus nécessaire de faire ses préparatifs pour la mort, que de faire ses provisions pour la vie. . . . .	Ibid.	Ep. LXXIX. Il prie son ami qui était en Sicile d'aller voir le mont Gibel et de faire la description de cette fameuse montagne. — Que la gloire qui est l'ombre de la vertu accompagne les gens de mérite durant leur vie ou les suit après leur mort. . . . .	690
Ep. LXII. Les affaires n'empêchent point d'étudier. — Le moyen le plus facile d'acquérir des richesses, c'est de les mépriser. . . . .	633	Ep. LXXX. Que l'on a moins de soin d'exercer l'es-	
Ep. LXIII. Il est bienséant de donner quelques larmes à la perte d'un ami. — Mais il est ridicule de le pleurer éternellement. . . . .	Ibid.		
Ep. LXIV. Les bons livres nous animent à la vertu. — Il faut révéler les anciens, comme les précepteurs du genre humain. . . . .	636		
Ep. LXV. Du nombre des causes suivant les anciens philosophes. — Que la contemplation de l'univers élève et contente l'esprit, pourvu que l'on ne la réduise point à des questions vaines et frivoles. . . . .	637		

	Pages.		Pages.
prit que le corps. — Que la véritable liberté se peut acquérir, mais ne se saurait donner. . . . .	693	remèdes à mesure que l'intempérance a multiplié les maladies. . . . .	770
Ep. LXXXI. Que l'on ne doit pas s'abstenir de bien faire, de peur de trouver un ingrat. — Que l'on n'est pas quitte pour avoir rendu le bienfait. — Qu'il est dangereux d'obliger extrêmement une personne. . . . .	695	Ep. XCVI. Il ne faut pas seulement obéir, mais encore consentir à la volonté de Dieu. — La vie de l'homme est une guerre continuelle. . . . .	782
Ep. LXXXII. Que l'on ne peut conserver le repos sans le secours de la philosophie. — Que la vertu rend glorieuses les choses qui sont indifférentes. — Que les arguments des sophistes sont propres pour surprendre et non pour persuader. . . . .	700	Ep. XCVII. Que les siècles passés n'étaient pas moins vicieux que ceux qui leur ont succédé. — Le crime peut bien être hors de péril, mais non hors d'appréhension. . . . .	783
Ep. LXXXIII. Que Dieu connaît toutes choses et qu'il est présent dans notre âme. — Description de l'ivrognerie et de ses défauts. . . . .	704	Ep. XCVIII. L'âme est plus puissante que la fortune, et se fait une vie heureuse ou misérable. — On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'on en a reçue. . . . .	786
Ep. LXXXIV. Que pour bien étudier il faut lire, puis recueillir, puis nous former un esprit de tout cela. — Il faut digérer ce que nous avons lu, de même que ce que nous avons mangé, si nous voulons qu'il nous profite. . . . .	709	Ep. XCIX. Il reproche à un de ses amis le peu de constance qu'il a témoignée à la mort de son fils en bas âge, et montre, par de solides raisons, qu'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions. . . . .	788
Ep. LXXXV. Il prouve que la vertu seule peut rendre la vie heureuse. — Que le sage doit être exempt de toute sorte de passions. . . . .	714	Ep. C. Il parle des livres de Fabianus et des différentes manières d'écrire de son temps. . . . .	793
Ep. LXXXVI. Louange de Scipion, avec la description de sa maison de campagne. — Il compare les bains des anciens avec ceux de son temps. — La manière de transplanter les arbres et la vigne. . . . .	717	Ep. CI. Qu'il est ridicule de faire de longs projets, vu l'incertitude et la brièveté de notre vie. — Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, et considérer chaque jour comme s'il était une vie entière. . . . .	795
Ep. LXXXVII. Que l'on doit estimer un homme pour son mérite et non pour sa fortune. — Il prouve encore, par de nouvelles raisons, que le reste suffit pour rendre la vie heureuse. . . . .	721	Ep. CII. Si la réputation qui nous suit après la mort est un bien. — Quelques discours touchant l'immortalité de l'âme. . . . .	798
Ep. LXXXVIII. Que les arts libéraux ne peuvent faire un homme de bien, et que sans eux on ne peut acquérir la sagesse. . . . .	727	Ep. CIII. Qu'un homme à tout moment a sujet de se déber d'un autre homme. — Qu'il ne faut point se prévaloir du nom de la philosophie, ni s'éloigner des coutumes qui sont reçues. . . . .	805
Ep. LXXXIX. Quelle différence il y a entre la sagesse et la philosophie. — Plusieurs définitions de la sagesse. — Plusieurs divisions et subdivisions de la philosophie. . . . .	734	Ep. CIV. Que c'est une marque de bonté de vouloir bien conserver sa vie pour la considération de ses amis. — Les voyages amusent les hommes et ne les changent pas. — Pour se maintenir en liberté, il faut mépriser les voluptés et les richesses. . . . .	Ibid.
Ep. XC. Que la philosophie a établi la piété et la justice. — Les premiers hommes vivaient en communauté de biens, et les sages étaient les rois de ce temps-là. — Il combat l'opinion de Posidonius, qui attribue à la philosophie l'invention des arts mécaniques. . . . .	738	Ep. CV. Pour vivre en sûreté, il faut éviter l'éclat et ne faire mal à personne. . . . .	809
Ep. XCI. Il déplore l'incendie de la ville de Lyon. — Qu'il faut se soumettre à la loi du monde. . . . .	746	Ep. CVI. Si le bien est un corps. — Nous avons pour les sciences la même avidité que pour toutes les autres choses. . . . .	810
Ep. XCII. Que la félicité de l'homme consiste dans la raison, quand celle-ci est parfaite. — Que le souverain bonheur est incapable d'accroissement et de déchet. . . . .	750	Ep. CVII. Les disgrâces prévues sont moins sensibles. — Il faut suivre sans murmure les ordres de Dieu. . . . .	812
Ep. XCIII. Qu'on a toujours assez vécu quand on a acquis la sagesse. . . . .	756	Ep. CVIII. Que la philosophie s'apprend aussi bien dans la conversation que dans les livres. — Qu'il faut reporter toute notre lecture à la vie heureuse. . . . .	815
Ep. XCIV. Si les instructions générales de la philosophie valent mieux que des préceptes particuliers pour la conduite de la vie. — De la force des sentences, et de la nécessité des lois. . . . .	758	Ep. CIX. Si le sage est utile au sage. — Qu'il faut négliger la subtilité des questions inutiles pour s'attacher à l'étude de la vertu. . . . .	820
Ep. XCV. Que les préceptes seuls, sans les maximes générales de la philosophie, ne peuvent rendre la vie heureuse. — La médecine a multiplié les		Ep. CX. Que le plus grand malheur d'un homme est de n'avoir point la paix avec soi-même. — Que nous craignons, sans examiner ce que nous craignons. . . . .	822
		Ep. CXI. De la différence qui se trouve entre un sophiste et un véritable philosophe. . . . .	826
		Ep. CXII. Qu'il est malaisé de redresser et de corriger les longues et les mauvaises habitudes. . . . .	Ibid





## AVIS DES ÉDITEURS.

---

Nous donnons dans ce volume tout ce qui est resté de Sénèque le philosophe, y compris les fragments d'ouvrages perdus qui ont été cités par certains Pères de l'Église. Ce sera la première fois qu'on aura vu les œuvres complètes de cet auteur, texte, traduction, notice biographique, annotations, réunis en un seul volume portatif et d'une lecture très-facile.

Nous avons suivi pour le texte l'édition déjà ancienne de Ruhkopf, mais à notre manière, c'est-à-dire avec indépendance, en prenant ailleurs, pour les très-rares passages qui font doute encore parmi les érudits, les leçons les plus accréditées. Au reste, depuis Ruhkopf, il n'a été publié de Sénèque aucune édition offrant un travail philologique véritablement neuf, et des différences sérieuses avec le texte que nous reproduisons dans ce volume. Les œuvres de notre auteur ont eu le privilège d'être imprimées, dès le commencement, sur de bons manuscrits, et de donner le moins de prise à la sagacité souvent destructive des commentateurs. Ce privilège vient-il de ce que Sénèque a été, de tout temps, très-lu, et que, même au plus fort des ténèbres du moyen âge, alors que Cicéron était inconnu ou négligé, il a eu des admirateurs et a fait des disciples? La place de cette question n'est pas dans un avertissement.

Rien n'a été négligé pour que ce texte eût toute la correction désirable. On sait qu'en fait de correction, la typographie a des limites. La perfection absolue n'y est pas possible, de l'aveu des typographes les plus consommés. Nous avons tâché du moins d'atteindre à ces limites et d'arriver à cette perfection relative où rien ne manque de ce qui peut être demandé raisonnablement de soins, de patience, de sacrifices à des éditeurs.

Quant à la traduction, nous nous en remettons, comme pour les précédents volumes, au jugement des lecteurs compétents. Il ne nous appartient pas d'en faire nous-mêmes l'éloge. Toutefois, qu'il nous soit permis de dire en quoi cette traduction nous paraît différer essentiellement des traductions publiées jusqu'ici. Ce qui la distingue, c'est peut-être que le tour d'esprit particulier de Sénèque, sa subtilité abondante, son goût pour les contrastes qui le fait tomber à son insu des oppositions d'idées dans les antithèses de mots, ces *doux défauts* enfin, qui charmaient la jeunesse contemporaine, ont été serrés de plus près et rendus avec plus d'é-

tude dans cette traduction. Les traducteurs, fidèles à la pensée qui dirige notre collection, ont voulu qu'en lisant leur travail on ne crût pas lire une traduction de Cicéron, et que même aux endroits très-nombreux où les idées de Sénèque sont aussi raisonnables que celles de Cicéron, on reconnût que c'est un esprit moins sain qui a raison, que c'est dans un temps de décadence, que c'est avec une manière particulière qu'il a raison. Il n'est pas besoin de dire que cette fidélité au tour d'esprit de Sénèque n'a pas été poussée jusqu'au néologisme et à la bizarrerie. L'exagération n'est pas permise dans notre langue, même pour traduire un auteur exagéré. Sous ce rapport, l'imperfection d'une traduction est une qualité dans le traducteur.

Au reste, ce jugement ne s'applique qu'à la traduction entièrement nouvelle des traités de Sénèque, du livre des Questions naturelles, de l'Apokolokyntose et des Fragments. Pour celle des Épîtres, nous n'avons pas eu à la demander à une plume contemporaine. Le dix-septième siècle nous offrait de ce chef-d'œuvre de Sénèque une traduction qui est elle-même un chef-d'œuvre de langage. On chercherait vainement le nom de l'auteur dans les biographies les plus complètes. Il s'appelait Pintrel et il était de Reims. Mais ce Pintrel était parent de La Fontaine : mais cet habitant de Reims vivait dans un siècle dont Courier a dit que la moindre femmelette y écrivait en meilleur français que les maîtres du dix-huitième siècle. La première, et à ce que nous croyons, la seule édition de cet ouvrage parut en 1681. Outre le talent très-distingué de Pintrel, cette traduction a un inestimable prix. La Fontaine l'a revue et en a traduit en vers toutes les citations. La plupart de ces vers sont charmants; un grand nombre sont des meilleurs qui soient sortis de cette plume incomparable.

En pensant qu'une réimpression, ou plutôt une exhumation de ce genre, faite par des mains pieuses, serait mieux reçue qu'une traduction nouvelle, nous avons obéi non-seulement à notre goût particulier, mais à des conseils dont l'autorité eût décidé même de moins convaincus que nous de ce qu'il y a de vrai dans la boutade de Courier. M. Villemain, consulté par nous sur la part qu'on pouvait faire dans cette collection aux travaux des deux derniers siècles, avait donné l'avis de réimprimer quelques traductions du dix-septième fort supérieures, disait-il, malgré leurs imperfections et leurs charmantes négligences, non-seulement à tout ce qu'on avait fait depuis, mais à tout ce qu'on pourrait faire ultérieurement. C'est ce précieux conseil qui, en nous confirmant dans notre propre pensée, nous a mis sur la voie de cette traduction à laquelle La Fontaine a coopéré, probablement en bon parent, et en y mettant de l'amour-propre de famille. Nous l'avons réimprimée avec un soin religieux, sans y rien changer, sans y rien ajouter, même aux endroits qui offrent de légères omissions ou des interprétations différentes du sens adopté depuis; nous réservant d'ailleurs de remplir, dans des notes spéciales, les plus graves de ces omissions, et de rétablir la vraie version partout où Pintrel a pu l'altérer, soit par erreur, soit plus souvent, comme nous l'avons vérifié, pour avoir suivi des commentateurs qui ne respectaient pas assez les manuscrits. Quant aux omissions, quelques-unes sont si peu motivées qu'il n'y a nul doute que le texte dont se servait Pintrel ne fût mutilé; pour les autres, serait-ce que le goût de Pintrel, si sûr toutefois et si hardi, a eu peur de traduire certaines choses ou trop crues ou trop subtiles pour la noble langue dans laquelle il écrivait? Nous serions fondés à le croire. Au reste, le tout est insignifiant dans un ouvrage si considérable.









Devenu ministre de Néron, Sénèque encourut la haine d'Agrippine, dont il trompa les espérances et voulut gêner les prétentions ambitieuses. Bientôt Burrhus et lui acceptèrent une grande partie des biens de Britannicus, mort empoisonné. Plus tard l'exil de Suilius, son ennemi personnel, acheva de le perdre dans l'opinion publique, au rapport de Tacite. Ce Suilius demandait hautement au ministre « par quelle philosophie, par quelle morale, il avait, en quatre ans de faveur, amassé trois millions de sesterces (Dion Cassius fait Sénèque riche de dix-sept millions cinq cent mille drachmes) ; il disait qu'on le voyait épier, dans Rome, les testaments, et circonvenir les vieillards sans enfants ; qu'il accablait l'Italie et les provinces sous le poids d'usures énormes, etc. » Julius fut relégué dans les îles Baléares par l'auteur du traité de la Clémence ; mais cette vengeance ne lui suffisait pas, il sollicita, sans l'obtenir, l'exil du fils de son ennemi.

Agrippine venait d'échapper à l'horrible genre de mort inventé par Néron, pour se débarrasser de sa mère. L'empereur était consterné ; aucune ressource ne s'offrait à lui ; il n'espérait plus que dans Sénèque et dans Burrhus. Il les manda sur l'heure. Sénèque, plus fertile en expédients, *hactenus promptior*, dit Tacite, regarde Burrhus, lui demande s'il faut commander le meurtre aux soldats, et celui-ci répond négativement. Un affranchi, Anicétus, fut alors chargé de tuer la mère de l'empereur, et Néron se hâta d'envoyer au sénat, pour justifier le parricide, une lettre qu'avait composée Sénèque.

Délivré de la tutelle d'Agrippine, Néron n'était pas d'humeur à en supporter une autre. L'autorité des deux ministres lui pesait, et dès lors s'affaiblissait tous les jours. La mort de Burrhus vint enlever à Sénèque le peu qui lui en restait. L'empereur s'abandonna à d'ignobles favoris, dont le premier soin fut de rendre le philosophe odieux au prince. Ils le représentèrent cherchant à se faire, au moyen de ses richesses, un parti dans Rome, à effacer Néron par la magnificence de ses maisons et la somptuosité de sa table, à en déprécier les talents comme poète et comme musicien. Sénèque prévint le danger d'une disgrâce, et, voulant la prévenir, il demanda à Néron la permission de se retirer de la cour, et lui offrit tous ses biens qui, disait-il, l'exposaient à l'envie. Néron refusa tout, et l'embrassa. Sénèque n'en eut que plus de craintes. On le vit renoncer à son fastueux train de vie, et congédier la foule des clients qui composaient son cortège. Il vécut solitaire à la campagne, avec Pauline sa femme, et continua d'écrire sur la philosophie. Toutefois il voyait Néron de temps en temps, et se mêlait encore des affaires de l'état. Tacite, à qui sont empruntés ces détails, nous le montre recevant chez lui l'empereur, et le félicitant de sa réconciliation avec Thraséas.

Sénèque sollicita de nouveau, et encore en vain,

la permission de se retirer enfin dans une de ses terres. Il prétextait une maladie (la goutte), pour ne point sortir de chez lui. Il ne put tromper Néron comme il avait trompé Caligula, et l'empereur donna à Cléonice, un des affranchis de Sénèque, l'ordre d'empoisonner son ancien maître. Mais celui-ci lui en ôta toute occasion, en ne se nourrissant que de fruits, en ne buvant que de l'eau courante. La conspiration de Pison offrit enfin à Néron un prétexte de condamner hautement Sénèque à la mort. Subrius, l'un des conjurés, voulait qu'après avoir tué l'empereur par la main de Pison on tuât Pison lui-même, indigné, disait-il, de l'empire, qu'il fallait donner à Sénèque. Rien ne prouvait que ce dernier eût accepté ces offres insensées et fût entré dans le complot ; il ne l'ignorait pas toutefois, si l'on en croit Tacite, et le jour même où l'on devait l'exécuter, il s'était rapproché de Rome. Une seule déposition, celle de l'affranchi Natalis, lui attribuait avec Pison une conversation qui pouvait le compromettre. Des soldats allèrent cerner la maison de campagne où il venait de s'arrêter avec sa femme. En vain il justifia le sens des paroles rapportées par l'affranchi ; Néron l'avait condamné ; il lui fut ordonné de se faire ouvrir les veines.

Il demanda ses tablettes pour écrire son testament. Sur le refus que lui en firent les soldats, il se tourna vers ses amis : « Eh bien ! leur dit-il, puisqu'on m'empêche de reconnaître vos services, je vous lègue le seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie. » Voyant leurs larmes couler, il voulut ranimer leur courage : « Où sont, leur dit-il, ces maximes de sagesse qui, depuis tant d'années, ont dû vous prémunir contre l'adversité ? Ignorez-vous la cruauté de Néron ? Le meurtrier de sa mère et de son frère pouvait-il épargner son précepteur ? » Il embrassa ensuite sa femme qui sanglottait, et la conjura de modérer sa douleur. Pauline déclara qu'elle voulait mourir avec lui ; il applaudit à cette résolution, et le même fer ouvrit leurs veines. Le sang ne coulant qu'avec lenteur de son corps, exténué par l'âge et l'abstinence, il lui fit donner des issues nouvelles aux jambes et aux jarrets. Comme la vue de ses souffrances pouvait abattre le courage de Pauline, il lui persuada de se faire transporter dans une autre partie de la maison. Entouré alors de ses amis et de ses secrétaires, il dicta un discours que Tacite ne nous a pas transmis, parce que, de son temps, il était entre les mains de tout le monde. Pressé de mourir, Sénèque pria son médecin de lui donner de la ciguë ; il en prit en vain : ses organes épuisés et déjà froids ne pouvaient se prêter à l'activité du poison. Enfin, il se fit porter dans un bain chaud ; il jeta, en y entrant, de l'eau sur ceux de ses esclaves qui étaient le plus près de lui : « J'offre ces libations, dit-il, à Jupiter libérateur ; » puis il s'y plongea, et mou-

ral, comme il convenait à l'auteur des *Épîtres d'Lucilius*, l'an 68 de J.-C., dans la huitième année du règne de Néron.

Néron, à peine informé de la résolution de Pauline, envoya vers elle des soldats chargés d'arrêter le sang de ses blessures ; mais la pâleur de son visage et son extrême maigreur témoignèrent, tout le reste de sa vie, combien elle avait été près de la perdre.

Outre tous les ouvrages qui sont renfermés dans ce volume, on a longtemps attribué à Sènèque le philosophe l'*Abrégé de l'histoire romaine*, dont Florus est aujourd'hui reconnu l'auteur. Dans ses *Études sur les poètes latins*, M. Nisard établit, par des comparaisons entre plusieurs passages très-significatifs de ses œuvres en prose et des tirades des

tragédies dites de Sènèque, que Sènèque le philosophe est l'auteur d'une partie de ces tragédies, dont le recueil serait un ouvrage de famille, fait en commun, *Senecanum opus*. D'anciennes éditions de Sènèque contiennent quatorze lettres que ce philosophe aurait écrites à saint Paul ; mais aujourd'hui ces lettres sont généralement regardées comme apocryphes, quoique saint Augustin et saint Jérôme les aient citées pour être de Sènèque, et qu'on ait prouvé par des raisons ingénieuses la vraisemblance d'un commerce épistolaire entre le philosophe et l'apôtre, lequel comparut devant le tribunal du frère aîné de Sènèque, proconsul d'Achafe. Quelques écrivains anciens parlent aussi de certains ouvrages de Sènèque, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.



## FACÉTIE

# SUR LA MORT DE CLAUDE CÉSAR,

VULGAIREMENT APPELÉE

## APOKOLOKYNTOSE.

I. Ce qui se fit au ciel, avant le troisième jour des ides d'octobre, Asinius Marcellus, Acilius Aviola étant consuls, nouvel an, à l'aurore de ce bienheureux siècle, je veux l'apprendre à nos neveux. Je ne dirai rien par rancune ou par reconnaissance. Que si l'on s'enquiert d'où je tiens cette si véridique histoire, premièrement, s'il ne me plaît, je ne répondrai pas. Qui pourrait m'y forcer ? Je n'ignore pas que j'ai gagné ma liberté le jour où mourut celui qui justifia ce proverbe : « Il faut naître ou roi ou fou. » S'il me convient de répondre, je dirai ce qui me viendra dans la bouche. A-t-on jamais exigé d'un historien des témoignages assermentés ? Cependant, s'il faut te produire mon auteur, demande à celui qui vit Drusilla monter au ciel. Il te dira qu'il a vu Claude prendre le même chemin, *d'un pas inégal*. Bon gré, mal gré, il lui faudra bien voir tout ce qui

se fait au ciel. Il est inspecteur de la voie Appienne, par où l'on sait que le divin Auguste et Tibère César sont allés chez les dieux. Si tu l'interroges, il t'en causera seul à seul ; en présence de plusieurs, jamais il n'en dira mot. Car depuis qu'il a juré devant le sénat avoir vu Drusilla graviter vers les cieux, et que, pour le payer d'une si bonne nouvelle, personne n'a voulu croire à ce qu'il avait vu, il a déclaré, suivant la formule, qu'il ne révélerait plus rien, même quand il verrait tuer un homme en plein forum. Ce que je tiens de lui, je te le présente comme certain, comme positif : les dieux lui donnent et bonheur et santé !

II. Par un plus court chemin l'astre qui nous éclaire  
Dirigeait à nos yeux sa course journalière ;  
Le dieu fantasque et brun qui préside au repos  
A de plus longues nuits prodiguait ses pavots ;

I. Quid actum sit in cœlo ante diem tertium idus octobris, Asinio Marcello, Acilio Aviola Coss. anno novo, initio seculi felicissimi, volo memoriam tradere. Nihil offensæ nec gratiæ dabitur. Hæc ita vera si quis quaesierit unde sciam, primum, si noluerit, non respondebo. Quis coactus est ? Ego scio me liberum factum, ex quo suum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat. « Aut regem, aut fatum nasci oportere. » Si libuerit respondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab historico juratores exegit ? Tamen si necesse fuerit auctorem producere, quaerite ab eo qui Drusillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidisse se dicet iter facientem, non passibus æquis. Velit, nolit, necesse est illi omnia

videre, quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator est ; qua scis et divum Augustum, et Tiberium Cæsarem, ad deos isse. Hunc si interrogaveris, soli narrabit ; coram pluribus nunquam verbum faciet. Nam ex quo in senatu juravit se Drusillam vidisse cœlum ascendentem, et illi pro tam bono nuntio nemo credidit quod viderit ; verbis conceptis affirmavit, se non indicaturum, etiamsi in medio foro hominem vidisset occisum. Ab hoc ego quæcumque audivi, certa claraque afferro : ita illum salvum et felicem habeam !

II. Jam Phœbus brevioris viæ contraxerat ortum  
Lucis, et obscuri crescebant cornus somni ;  
Jamque suum victrix augebat Cynthia regnum.

La blasarde Cynthia, aux dépens de son frère,  
De sa triste lueur éclairait l'hémisphère,  
Et le difforme Hiver obtenait les honneurs  
De la saison des fruits et du dieu des buveurs;  
Le voyageur tardif, d'une main engourdie,  
Otaït encore du cep quelque grappe flétrie.

Je pense que tu comprendras mieux, si je te dis qu'on était au mois d'octobre, et au troisième jour des ides d'octobre. Je ne saurais te dire précisément l'heure. On mettrait plus facilement d'accord les philosophes que les horloges. Toutefois, c'était entre six et sept. Rustré que je suis ! C'est peu pour les poètes de décrire le lever et le coucher du soleil, ils entreprennent volontiers de fatiguer de leurs chants même le milieu du jour; et moi je laisserais passer une si belle heure !

Déjà du haut des cieux le dieu de la lumière  
Avait en deux moitiés partagé l'hémisphère,  
Et pressant de la main ses coursiers déjà las  
Vers l'espérèque bord accélérât leurs pas.

III. Claude commence à pousser son âme au dehors, mais il ne peut lui trouver une issue. Alors Mercure, qui s'était toujours fort amusé de cette facétieuse nature, appelle une des trois Parques et lui dit : « Pourquoi, femme cruelle, permets-tu qu'on tourmente ce pauvre homme ? Il ne fallait pas le torturer si longtemps ; voici soixante-quatre années qu'il lutte avec son âme. Pourquoi lui en veux-tu ? Laisse une fois dire vrais astrologues, qui, depuis qu'il est devenu prince, l'enterrent tous les ans, tous les mois. Du reste, ce n'est pas merveille s'ils se trompent ; personne n'a jamais su l'heure de sa naissance. En effet, personne

Et deformis Hiems gratos carpebat honores  
Divitis Autumni, visoque senescere Baccho  
Carpebat raras serus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi, si dixero, mensis erat october, dies tertius idus octobris. Horam non possum tibi certam dicere. Facilius inter philosophos, quam inter horologia conveniet. Tamen inter sextam et septimam erat. Nimis rustice! acquiescunt oneri poetæ, non contenti ortus et occasus describere, ut etiam medium diem inquietent : tu sic transibis horam tam bonam ?

Jam medium curru Phœbus diviserat orbem,  
Et propter nocti fessas quatlebat habenas,  
Obliquo flexam deducens tramite lucem.

III. Claudius animam agere cepit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui semper ingenio ejus delectatus esset, unam e tribus Parcis educit, et ait : « Quid, femina crudelissima, hominem miserum torqueri patris ? nec unquam tamdiu cruciandus esset ; annus sexagesimus et quartus est, ex quo cum anima luctatur. Quid hinc invides ? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum, ex quo princeps factus est, omnibus annis, omnibus mensibus efferunt. Et tamen non est mirum si errant ; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum est :

n'a jamais cru qu'il fût né. Allons, fais ta besogne :

Laisse, lui mort, régner un plus digne à sa place.

« Par Hercule ! répondit Clotho, je voulais ajouter quelques jours à sa vie, pour qu'il fût citoyen ce peu de gens qui restent à l'être. Car il s'était promis de voir en toge tous les Grecs, les Gaulois, les Espagnols et les Bretons. Mais, puisqu'il te convient de laisser pour la graine quelques étrangers, et qu'ainsi tu l'ordonnes, ainsi soit-il. » Et puis, ouvrant son coffre, elle en sort trois fuseaux. L'un était celui d'Augurinus, l'autre de Baba, le troisième de Claude. « Tous trois, dit-elle, je les ferai mourir dans la même année, à peu d'intervalle l'un de l'autre : je ne renverrai pas celui-là sans compagnie. Lui qui voyait naguère tant de milliers d'hommes et le suivre, et le précéder, et l'entourer de leur cortège, je ne puis pas tout à coup le laisser seul. Il faudra bien qu'il se contente de ces deux convives. »

IV. Elle dit, et d'un tour fait sur un vil fuseau,  
Du stupide mortel abrégeant l'agonie,  
Elle tranche le cours de sa royale vie.  
A l'instant Lachésis, une de ses deux sœurs,  
Dans un habit paré de festons et de fleurs,  
Et le front couronné des lauriers du Permesse,  
D'une toison d'argent tire une longue tresse,  
Dont son adroite main forme un fil délicat.  
Le fil sur le fuseau prend un nouvel éclat :  
De sa rare beauté les sœurs sont étonnées ;  
Et toutes à l'envi, de guirlandes ornées,  
Voyant briller leur laine et s'enrichir encor,  
Avec un fil doré tissent le siècle d'or.  
De la blanche toison la laine détachée,  
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,

Dede neci ; mellor vacua sine regnet in aula.

Sed Clotho : « Ego, mehercule, inquit, pusillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos, qui supersunt, civitate donaret. Constituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in semen relinquere, et tu ita jubes fieri, fiat. » Aperit tum capsulam, et tres fusos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. « Hos, inquit, tres uno anno exiguis intervallis temporum divisos mori jubebô, nec illum incoomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo se tot millia hominum sequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfusis, subito solum destitui. Contentus erit his interim victoribus. »

IV. Hæc ait, et turpi convolvens stamina fuso,  
Abrupit stolidæ regalia tempora vitæ.  
Et Lachæsis redimita comas, ornata capillos,  
Pleria crimem lauro frontemque coronans,  
Candida de niveo subtemina vellere fodit,  
Felicis moderanda manu ; quæ ducta colorem  
Assumserè novum : mirantur pensa sorores.  
Mutatur villis pretioso lana metallo :  
Aurea formoso descendunt secula filo.  
Nec modus est illis ; felicia vellera ducunt,  
Et gaudent implere manus ; sunt dulcia pensa.  
Sponte sua festinat opus, nulloque labore

Coule à l'instant sans peine, et file, et s'embellit :  
De mille et mille tours le fuseau se remplit.  
Qu'il passe les longs jours et la trame fertile  
Du rival de Céphale et du vieux roi de Pyle.  
Phébus, d'un chant de joie, annonçant l'avenir,  
De fuseaux toujours neufs s'empresse à les servir,  
Et cherchant sur sa lyre un ton qui les séduise,  
Les trompe heureusement sur le temps qui s'épuise.  
Puisse un si doux travail, dit-il, être éternel !  
Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel :  
Il me sera semblable et d'air et de visage ;  
De la voix et des chants il aura l'avantage ;  
Des siècles plus heureux renaitront à sa voix ;  
Sa loi fera cesser le silence des rois.  
Comme on voit du matin l'étoile radieuse  
Annoncer le départ de la nuit ténébreuse,  
Ou tel que le Soleil, dissipant les vapeurs,  
Rend la lumière au monde et l'allégresse aux cœurs :  
Tel César va paraître, et la terre éblouie  
A ses premiers rayons est déjà réjouie. »

Ainsi dit Apollon. Lachésis, pour faire sa cour  
à un si bel homme, obéit, file à pleines mains, et  
prend sur elle d'accorder à Néron de nombreuses  
années. Pour Claude tous décident,

Riant, se gaudissant, de le mettre dehors :

et Claude vomit son âme et cessa de paraître en  
vie. Il expira comme il écoutait des comédiens :  
tu le vois donc bien, ce n'est pas sans cause que  
je crains ces gens-là. Les derniers mots qu'il fit  
entendre parmi les hommes, ce fut quand il rendit  
un bruit sonore par l'endroit d'où il parlait plus  
facilement : « Pouah ! dit-il, je me suis tout con-  
chié. » — Ce qu'il fit, je l'ignore : il est bien sûr  
que depuis longtemps il avait tout conchié.

Mollia contorto distindunt stamina fuso :  
Vincunt Titiboni, vincunt et Nestoris annos.  
Phœbus adest, cantuque juvat, gaudetque futuris ;  
Et lætus nunc plectra movet, nunc pensa ministrat ;  
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.  
Domque nimis citharam, fraternaque carmina laudant,  
Plus solito nevere manus : humanaque fata  
Laudatum transcendit opus. Ne demitte, Parca,  
Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,  
Ille mihi similis vultu, similique decore,  
Nec cantu, nec voce minor : felicia lassis  
Secula præstabit, legumque silentia rumpet.  
Qualis discutens fugientia lucifer astra,  
Aut qualis surgit redeuntibus hesperus astris,  
Qualis cum primum tenebris Aurora solutis  
Induxit rubicunda diem. Sol adspicit orbem  
Lucidus, et primos et carcere concitat axes ;  
Talla Castor adest, talem jam Roma Neronem  
Adspiciet ; flagrat nitidus fulgore remisso  
Vultus, et effuso cervix formosa capillo. »

Hæc Apollo. At Lachæsis, quæ et ipsa homini formosis-  
simo faveret, fecit, et plena orditur manu, et Neroni  
multos annos de suo donat. Claudium autem jubent om-  
nes, χαρμονίας, εὐφροσύνης ἐκπύουσαν δόξαν. Et ille qui-  
dem animam ebullit, et eo desiit vivere videri. Exspiravit  
autem dum comædos audit, ut scias me non sine causa  
illos timere. Ultima vox ejus hæc in'er homines audita

V. Te dire ce qui s'est ensuite passé sur la  
terre, c'est peine perdue : tu le sais du reste. Il  
n'y a pas de danger que tu oublies ce que l'allé-  
gresse publique a si bien gravé dans ta mémoire.  
Personne ne perd le souvenir de son bonheur.  
Pour ce qui s'est fait au ciel, j'en laisse à mon  
auteur la responsabilité. On fait savoir à Jupiter  
qu'il vient d'arriver un quidam d'une taille hon-  
nête, à la tête blanche, qui murmure je ne sais  
quelle menace, branle incessamment son chef, et  
traîne son pied droit : interrogé de quel pays il  
était, il a répondu je ne sais quoi avec des sons  
confus et d'une voix inarticulée : on ne compre-  
nait pas son idiome ; il n'était ni Grec, ni Romain,  
ni d'aucune nation connue. Alors Jupiter appelle  
Hercule, qui, s'étant promené par tout le monde,  
devait connaître toutes les nations, et il lui com-  
mande d'aller examiner quelle espèce d'homme  
c'était. Hercule, à la première vue, fut naturelle-  
ment interdit, encore qu'il n'eût pas tremblé de-  
vant les monstres de Junon. Quand il vit cette face  
d'un genre nouveau, cette démarche insolite ;  
quand il entendit cette voix qui n'était celle d'au-  
cun animal terrestre, mais dont les sons rauques  
et embarrassés semblaient appartenir à quelque  
monstre marin, il crut qu'il lui tombait sur les  
bras un treizième travail. Après un examen plus  
attentif, il crut reconnaître une façon d'homme :  
il s'approcha donc, et, chose facile à comprendre  
pour un amateur de grec, il lui dit :

Quel es-tu ? d'où viens-tu ? quels remparts t'ont vu naître ?

est, quum majorem sonitum emisisset illa parte, qua fa-  
cilius loquebatur : « Væ ! me, puto, concacavi me. » Quid  
autem fecerit, nescio ; omnia certe concacavit.

V. Quæ in terris postea sint acta, supervacuum est re-  
ferre. Scitis enim optime, nec periculum est, ne exci-  
dant, quæ memoriæ publicum gaudium impressit. Nemo  
felicitatis suæ obliviscitur. In cælo quæ acta sint, au-  
dite : fides penes auctorem erit. Nuntiatur Jovi, venisse  
quemdam bonæ staturæ, bene canum, nescio quid illum  
minari ; assidue enim caput movere, pedem dextrum  
trahere : quævisse se cupus nationis esset, respondiæ  
nescio quid perturbato sono, et voce confusa ; non intel-  
ligere se linguam ejus ; nec Græcum esse, nec Romanum,  
nec ullius gentis notæ. Tum Jupiter Herculem, quia to-  
tum orbem terrarum pererraverat, et nosse videbatur  
omnes nationes, jubet ire et explorare, quorum homi-  
num esset. Tum Hercules primo ad aspectu sane pertur-  
batus est, ut qui etiam non Junoniam monstra timuerit.  
Ut vidit novi generis faciem, insolitum inoesum, vocem  
nullius terrestris animalis, sed (qualis esse marinis belluis  
solet) raucam et implicatam, putavit sibi tertium deci-  
mum laborem venisse. Diligentius inveniendi, visus est  
quasi homo. Accessit itaque, et, quod facillimum fuit Græ-  
culo, ait : τίς σίδαν εἰς ἀνθρώπων, πόθι τοι πύργος. Ubi hæc Clau-  
dius, gaudet esse illic philologos homines ; sperat futurum





en aide auprès des autres ; et, si on m'eût demandé un répondant, c'est toi que j'aurais nommé, comme me connaissant à merveille. Car si tu rappelles tes souvenirs, je suis celui qui, devant ton temple, rendait la justice dans les mois de Jules et d'Auguste. Tu sais combien j'ai subi là de déboires à écouter les avocats et le jour et la nuit : si, comme moi, tu avais eu affaire à eux, si brave que tu te croies, tu eusses mieux aimé nettoyer les écuries d'Angias : pour moi, j'ai avalé bien plus d'ordures.

VIII. « Mais puisque je veux..... il n'est pas étonnant que tu aies fait irruption dans notre sénat : rien n'est fermé pour toi. Voyons, dis-nous quel dieu tu veux qu'on fasse de cet homme ; ce ne peut être le dieu d'Épicure, le dieu qui n'a rien à faire et ne fait rien pour les autres : celui des stoïciens ? Comment peut-il être rond, et comme dit Varron, sans tête et sans prépuce ? Au fait, il y a quelque chose en lui du dieu stoïcien ; oui, je le vois, il n'a ni cœur, ni tête. Si, mon cher Hercule, il eût sollicité un bienfait de Saturne pour qui, pendant son règne, il célébrait toute l'année le mois des Saturnales, même avec un tel patronage, il n'eût pas obtenu sa divinité de Jupiter, qu'il avait, autant qu'il fut en lui, condamné pour inceste. Car il tua L. Silanus son gendre. Pourquoi ? je vous le demande ; parce que Silanus avait une sœur, la plus attrayante de toutes les jeunes filles, que tout le monde nommait Vénus, et qu'il aimait mieux nommer Junon. — Pourquoi, je vous prie, dit Claude, sottement courtiser sa

\* Tout ce chapitre est inintelligible à cause des lacunes ; nous n'essayerons pas de l'interpréter.

si quis a me notorem petisset, te fui nominaturus, qui me optime nosti. Nam si memoria repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus, mense Julio et Augusto. Tu scis, quantum illic miseriarum pertulerim, quum causidicos audirem, et diem et noctem ; in quos si incidisses, valde fortis licet tibi videaris, maluisse cloacas Angiæ purgare ; multo plus ego stercoreis exhausi.

VIII. « Sed quoniam volo... non mirum, quod impetum in curiam fecisti ; nihil tibi clausi est. Modo die nobis, qualem deum istum fieri velis : *ἀπειρημένος θεός* non potest esse, & οὐρα αὐτός πρόβρυα ἔχει, οὐρα ἄλλοις παρέχει. Stoicus ? quomodo potest rotundus esse (nisi ait Varro), sine capite, sine præputio ? Est aliquid in eo Stoici Del, (jam video) nec cor, nec caput habet. — Si, mi Hercules, a Saturno petisset hoc beneficium, cujus mensem toto anno celebravit [Saturnalia ejus] princeps, non tulisset illum Deum ab Jove, quem, quantum quidem in illo fuit, damnavit incestu. L. Silanum enim generum suum occidit. Oro, propter quid ? sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quero enim, sororem

sœur ? — Mais à Athènes c'est à moitié permis, et tout-à-fait à Alexandrie. — Parce qu'à Rome, dit le dieu, les rats lèchent les gâteaux sacrés, cet homme veut-il redresser ce qui est tortu chez nous ? Ce qu'il fait dans sa chambre, je l'ignore : mais le voilà qui sonde les régions du ciel et veut devenir dieu. Il ne lui suffit pas d'avoir un temple dans la Bretagne, d'être adoré par les Barbares et prié comme un dieu. »

IX. Enfin il vint à l'esprit à Jupiter qu'en présence d'un étranger dans la curie, il ne convenait ni de dire son avis, ni de discuter. « Pères Conscrits, dit-il, je vous avais permis d'interroger, et vous avez fait de la pauvre besogne. Je veux que vous observiez la discipline de la curie. Celui-là, quel qu'il soit, que pensera-t-il de nous ? » Quand on l'eut mis dehors, le premier à qui on demanda son avis, fut le père Janus : il avait été désigné consul post-méridien, pour les calendes de juillet, homme passablement jovial, qui toujours regarde par devant et par derrière. En habitude du forum, il dit avec faconde bien des choses que le greffier ne put pas suivre ; c'est pour cela que je ne les rapporte pas, pour ne pas donner son discours en termes dont il n'usa pas. Il parla copieusement de la grandeur des dieux, opinant qu'il ne fallait pas accorder un tel honneur au vulgaire. « Autrefois, dit-il, c'était une grande affaire de devenir dieu : en éparpillant ce titre, vous en avez fait la moindre des choses. Aussi, pour ne pas paraître donner avis sur la personne et non sur la chose, je vote pour qu'à dater de ce jour nul ne soit fait dieu parmi ceux qui mangent les fruits de la terre, parmi ceux que nourrit la terre qui donne la

suam stulte studere ? Athenis dimidium licet, Alexandria totum. Quis Romæ, inquit, mures molas lingunt, hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo suo faciat, nescio ; etiam cœli scrutatur plagas, dens fieri vult. Parum est quod templum in Britannia habet, quod hunc Barbari colunt, et ut Deum orant. *Ἀλάριου φιλάτου χλίεν.* »

IX. Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus sententiam dicere, nec disputare. « Ego inquit, P. C. interrogare vobis permiseram ; vos mera mæpalla fecistis. Volo servetis disciplinam curiæ. Hic qualiscumque est, quid de nobis existimabit ? » Illo dimisso, primus interrogatur sententiam Janus pater ; is designatus erat in kal. Julius postmeridianus Cœ., homo quantumvis vaser, qui semper videt *ἀρα πρόσω καὶ ὀπίσω*. Is multa diserte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius persequi non potuit ; et ideo non refero, ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta sunt. Multa dixit de magnitudine deorum ; non debere hunc vulgo dari honorem. « Olim, inquit, magna res erat, deum fieri ; jam fama minimum fecistis. Itaque ne videar in personam, non in rem sententiam dicere, censeo, ne quis post hunc diem deus fiat ex his, qui ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν, aut ex his,

vie. Quiconque, au mépris de ce sénatus-consulte, sera fabriqué dieu par la brosse ou le ciseau, je le voue aux larves, et la première fois que nous aurons spectacle, je veux qu'il soit battu de verges avec les apprentis gladiateurs. » Après lui, celui dont on demanda l'avis fut Diespiter, le fils de Vica Pota, aussi désigné consul, consul de la petite banque. Celui-là vivait de sa boutique, où chaque jour il débitait quelques petits droits de cité. Hercule l'aborda galamment et lui toucha le bout de l'oreille. Aussitôt Diespiter parla ainsi : « Puisque le divin Claude touche par le sang le divin Auguste, et aussi bien la divine Augusta, son aïeule, à qui lui-même il commanda d'être déesse; puisqu'il surpasse de bien loin tous les mortels en sagesse; puisqu'il importe à notre république que Romulus ne soit pas seul à dévorer ses raves bouillantes; je voto pour qu'à dater de ce jour le divin Claude soit fait dieu, tout aussi bien que ceux qui le méritèrent le plus avant lui, et que cette merveille soit ajoutée aux *Métamorphoses* d'Ovide. » Les opinions étaient diverses, et Claude semblait devoir l'emporter. Car Hercule, voyant que son fer était au feu, courait par-ci, courait par-là, disant : « Voyons, ne me faites pas tort : c'est mon affaire; plus tard, si vous voulez quelque chose de moi, je vous rendrai la pareille : une main lave l'autre main. »

X. Alors le divin Auguste se lève, son tour étant venu de donner son avis, et parle avec une noble faconde. « Pères Conscrits, vous m'êtes témoins que depuis l'heure où j'ai été fait dieu, je n'ai pas dit un seul mot. Jamais je ne m'occupe

que de mes affaires. Mais je ne puis dissimuler plus longtemps et contenir une douleur que la honte rend encore plus cruelle. Est-ce pour cela que j'ai purifié la terre et la mer? pour cela que j'ai comprimé les guerres civiles? pour cela que j'ai fondé Rome par des lois, que je l'ai décorée de mes ouvrages? Je ne trouve pas de termes pour m'exprimer, Pères Conscrits; les mots sont au-dessous de mon indignation. Il me faut donc répéter cette belle parole de l'éloquent Messala Corvinius : « Il a châtré l'autorité de l'empire! » Cet être-là, Pères Conscrits, qui ne semble pas capable de mettre une mouche dehors, tuait aussi facilement les hommes, que le chien tombe au jeu de dés. Mais que dirai-je de tous les méfaits de sa justice? Je n'ai pas le loisir de pleurer les calamités publiques, quand je contemple les misères de ma famille. Aussi, j'oublierai les unes pour raconter les autres... (*Phrase inexplicable*). Quoique Phorméa ne sache pas le grec, moi je le sais. Il so fait vieux..... Cet homme que vous voyez, qui, tant d'années se cacha sous mon nom, m'en a témoigné sa reconnaissance en tuant deux Julies, mes petites-filles, l'une par le fer, l'autre par la faim; puis un de mes petits-fils, Silanus. Fais attention, Jupiter; si cette cause est mauvaise, certes, elle sera la tienne, quand il sera reçu parmi nous. Mais, dis-moi, pourquoi condamnais-tu, divin Claude, ceux et celles que tu faisais mourir, avant de les entendre, avant d'avoir pris connaissance de leur cause? Est-ce l'usage? Cela ne se fait pas au ciel.

XI. « Voici Jupiter qui règne depuis tant d'an-

quos alit *Σειδαρος ἀρουρα*. Qui contra hoc S.-C. Deus factus, fictus, pictusve erit, eum dedi larvis, et proximo munere, inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet. » Proximus interrogatur sententiam Diespiter, Vicæ Potæ filius, et ipse designatus Cos. nummulariolus. Hic quæstu se sustinebat, vendere civitatulas solebat. Ad huncce belle accessit Hercules, et auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba censet : « Quum Divus Claudius Divum Augustum sanguine contingat, nec minus Divam Augustam aviam suam, quam ipse Deam esse jussit, longæque omnes mortales sapientia antecellat, sitque e republica esse aliquem, qui cum Romulo possit

..... Ferventia rapa vorare ;

censeo, ut D. Claudius ex hac die deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit; eamque rem ad *μεταμορφώσεις* Ovidii adjiciendam. » Variæ erant sententiæ, et videbatur Claudius sententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum suum in igne esse, modo huc, modo illuc cursabat, et aiebat : « Noli mihi invidere, mea res agitur; deinde si quid volueris invicem, faciam : Manus manum lavat. »

X. Tunc Divus Augustus surrexit sententiæ suo loco dicendæ, et summa facundia disseruit. « P. C., vos testes

habeo, ex quo deus factus sum, nullum verbum me fecisse. Semper meum negotium ago. Sed non possum amplius dissimulare, et dolorem, quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem peperit? ideo civilia bella compepsi? ideo legibus Urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam, P. C., non invenio; omnia infra indignationem verba sunt. Confugiendum est itaque a me ad Messalæ Corvini disertissimi viri illam sententiam : Præcidit jus imperii! Hic, P. C., qui nobis non posse videtur muscam excitare, tam facile homines occidebat, quam canis excidit. Sed quid ego de tot acibus juris dicam? Non vacat deslere publicas clades, in-tuenti domestica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiam si Phormæa græce nescit, ego scio. ΕΥΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΑΙΗΖ, senescit. Iste, quem videtis, per tot annos sub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias proneptes meas occideret, alteram ferro, alteram fame, unum abnepotem L. Silanum. Videris Jupiter, an in causa mala, certe in tua, si hic inter nos futurus est. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quasque occidisti, antequam de causa cognosceres, antequam audires, damnasti? hoc fieri solet? in celo non fit.

nées ; il ne brisa la cuisse qu'au seul Vulcain , lequel

Il prit par le talon , et lança de l'Olympe.

Irrité contre sa femme , il la suspendit par les pieds. A-t-il tué quelqu'un ? Toi , n'as-tu pas tué Messaline , dont j'étais le grand-oncle , aussi bien que le tien ? — Je l'ignore , dis-tu. — Que les dieux te maudissent ! tant il est plus honteux d'ignorer que d'avoir fait ce meurtre ! Cet homme n'a cessé de suivre l'exemple de C. César après sa mort. Celui-ci tua son beau-père ; Claude son gendre. C. César défendit que le fils de Crassus s'appelât *le Grand* : Claude lui rendit ce nom , mais lui prit sa tête. Dans une seule famille , il tua Crassus-le-Grand , Scribonia , Tristionia , Assarion , quoique de noble maison ; C. Crassus , entre autres , était assez sot pour mériter aussi le trône. Songez , Pères Conscrits , quel est le monstre qui veut être admis au nombre des dieux ! Voulez-vous maintenant en faire une divinité ? Voyez ce corps formé par la colère des immortels. Au reste , qu'il prononce vite trois mots , et je veux qu'il n'emmené pour son esclave. Qui l'adorera , qui le reconnaîtra comme un dieu ? Et vous-mêmes , si vous faites des dieux pareils , qui voudra reconnaître que vous êtes des dieux ? En somme , Pères Conscrits , si je me suis honnêtement conduit par moi , si je n'ai répondu durement à personne , vengez mes injures. Pour moi , voici mon vote ainsi motivé. » Et puis il lut sur ses tablettes : « Attendu que le divin Claude a tué son beau-père Appius Silanus ; ses deux gendres , Pompée

le Grand , et Luc. Silanus ; le beau-père de sa fille , Crassus le Frugal , cet homme qui lui ressemblait autant qu'un œuf à un œuf ; Scribonia , belle-mère de sa fille ; Messaline , sa femme , et tant d'autres dont on ne pourrait faire le compte ; je vote pour qu'il soit sévèrement châtié , condamné à juger des procès sans fin et sans vacation , tout d'abord exporté , avec ordre de sortir du ciel avant trente jours , et de l'Olympe avant trois. » Tous les dieux vinrent se ranger auprès d'Auguste. Aussitôt , le messager de Cyllène saisit Claude par la nuque et le traîna aux enfers ,

D'où nul , dit-on , ne retourna jamais.

XII. Tandis qu'ils descendent par la voie Sacrée , Mercure demande ce que veut dire tout ce concours de gens , si ce ne sont pas les funérailles de Claude ? En effet , le cortège était des plus magnifiques , et comme on n'avait rien épargné pour la dépense , il était aisé de voir qu'on enterrait un dieu : des gens avec flûtes , cornets , trompettes de mille formes , il y en avait une telle foule , une telle cohue , que Claude lui-même eût pu les entendre. Tous étaient pleins de joie , pleins d'allégresse. Le peuple romain se promenait comme en liberté. Agathon et quelques autres avocats pleuraient , mais de tout cœur. Les jurisconsultes sortaient de leurs tombes , pâles et maigres , ayant à peine un souffle , comme des malheureux qui revenaient à la vie. Un d'eux , voyant les avocats qui se groupaient et déploraient leur fortune , s'approcha d'eux et leur dit : « Je vous disais bien que les Saturnales ne dureraient pas tou-

XI. « Ecce Jupiter , qui tot annos regnat , uni Vulcano cras fregit , quem

*Ἴδτε τοδοῦ τεταρτῶν ἀπὸ θελοῦ θεσπασίον.*

Et iratus fuit uxori , et suspendit illam ; numquid occidit ? Tu Messalinam , cujus æque avunculus major eram , quam tuus , occidisti. Nescio , inquis ? Dii tibi malefaciant ! adeo istud turpius est , quod nescis , quam quod occidisti. Iste C. Cæsarem non deiecit mortuum persequi. Occiderat ille socerum ; hic et generum. Caius Cæsar Crassi filium vetuit Magnum vocari ; hic nomen illi reddidit , caput tulit. Occidit in una domo Crassum Magnum , Scriboniam , Tristioniam , Assarionem , nobiles tamen ; Crassum vero tam fatuum , ut etiam reguare posset. Cogitate , P. C. , quale portentum in numerum deorum se recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis ? Videte corpus ejus , diis iratis natum. Ad summam , tria verba cito dicat , et servum me ducat. Hunc deum quis colet ? quis credet ? denique dum tales deos facitis , nemo vos deos esse credet. Summa rei , P. C. , si honeste inter vos gessi , si nulli durius respondi , vindicatis injurias meas. Ego pro sententia mea hoc censo. Atque ita ex tabella recitavit : « Quandoquidem Divus Claudius occidit socerum suum Appium Silanum , generos duos , Pompeium Magnum et L. Sila-

num , socerum filie suæ Crassum Frugi , hominam tam similem sibi , quam ovo ovum , Scriboniam socrum filie suæ , Messalinam uxorem suam , et ceteros , quorum numerus iniri non potuit ; placet mihi in eum severe animadverti , nec illi rerum judicandarum vacationem dari , eumque quamprimum exportari , et cælo intra dies xxx excedere , Olympo intra diem tertium. » Pedibus in hanc sententiam itum est. Nec mora , Cyllenius illum collo oborto trahit ad inferos ,

Illuc unde negant redire quemquam.

XII. Dum descendunt per viam sacram , interrogat Mercurius , quid sibi velit ille concursus hominum , num Claudii funus esset ? Et erat omnium formosissimum , et impensa cura plenum , ut scires deum efferrî ; tibicinum , cornicinum , omnisque generis æneatorum tanta turba , tantus conventus , ut etiam Claudius audire posset. Omnes læti , hilares : P. R. ambulabat tanquam liber. Agatho et pauci caudidici plorabant , sed plane ex animo. Jurisconsulti e tenebris procedebant , pallidi , graciles , vix habentes animam , tanquam qui cummaxime reviviscerent. Ex his unus quum vidisset capita conferentes , et fortunas suas deplorantes caudidicos , accedit , et ait : « Dicam vobis. Non semper Saturnalia erunt. »

jours. Claude, voyant ses funérailles, comprit qu'il était mort. Car on chantait à tue-tête cette hymne de deuil, en vers anapestes.

O cris ! ô perte ! ô douleurs !  
De nos funèbres clameurs  
Faisons retentir la place :  
Que chacun se contrefasse ;  
Crions d'un commun accord :  
Ciel ! ce grand homme est donc mort !  
Il est donc mort ce grand homme !  
Hélas ! vous savez tous comme  
Sous la force de son bras  
Il mit tout le monde à bas.  
Fallait-il vaincre à la course ;  
Fallait-il, jusque sous l'Ourse,  
Des Bretons presque ignorés,  
Du Cauce aux cheveux dorés  
Mettre l'orgueil à la chaîne,  
Et sous la hache romaine  
Faire trembler l'Océan ?  
Fallait-il en moins d'un an  
Dompter le Parthe rebelle ?  
Fallait-il d'un bras fidèle  
Bander l'arc, lancer des traits  
Sur des ennemis défaits,  
Et d'une audace guerrière  
Blesser le Mède au derrière ?  
Notre homme était prêt à tout,  
De tout il venait à bout.  
Pleurons ce nouvel oracle,  
Ce grand prononceur d'arrêts,  
Ce Minoë, que par miracle

Le ciel forma tout exprès.  
Ce phénix des beaux génies  
N'épuisait point les parties  
En plaidoyers superflus ;  
Pour juger sans se méprendre  
Il lui suffisait d'entendre  
Une des deux tout au plus.  
Quel autre toute l'année  
Voudra siéger désormais,  
Et n'avoir, dans sa journée,  
De plaisir que les procès ?  
Minoë, cédez-lui la place,  
Déjà son ombre vous chasse,  
Et va juger aux enfers.  
Pleurez, avocats à vendre,  
Vos cabinets sont déserts.  
Rimeurs, qu'il daignait entendre,  
A qui lirez-vous vos vers ?  
Et vous qui comptiez d'avance  
Des cornets et de la chance  
Tirer immense trésor,  
Pleurez, brelandier célèbre,  
Bientôt un bûcher funèbre  
Va consumer tout votre or.

XIII. Claude était fort ravi d'entendre sa louange, et désirait jouir plus longtemps de ce spectacle. Mais le Talthybius des dieux mit la main sur notre homme, et lui enveloppant la tête de peur qu'on ne le reconnût, l'entraîna par le Champ-de-Mars : puis, entre le Tibre et la Voie-Couverte, il descendit aux enfers. Déjà, par un chemin plus

Claudius ut vidit funus suum, intellexit se mortuum esse. Ingenti enim μεγαληγορια ναυα cantabatur anapestis :

Fundite fletus,  
Edite plactus,  
Fingite luctus ;  
Resonet tristis  
Clamore forum ;  
Cecidit pulchre  
Cordatus homo,  
Quo non alius  
Fuit in toto  
Fortior orbe.  
Ille citato  
Vincere cursa  
Poterat celeres,  
Ille rebelles  
Fundere Parthos,  
Levibusque sequi  
Perfida telis,  
Certaque manu  
Tendere nervum ;  
Qui præcipites  
Vulnere parvo  
Figeret hostes,  
Pictaque Medi  
Terga fugacis.  
Ille Britannos  
Ultra noti  
Litora ponti,  
Et caruleos  
Scuta Brigantias  
Dare Romuleis  
Colla catenis  
Jussit, et ipsum

Nova Romanæ  
Jura securis  
Tremere Oceanum.  
Deflete virum,  
Quo non alius  
Potuit citius  
Discere causas,  
Una tantum  
Parte audita,  
Sæpe et neutra.  
Quis nonc iudex  
Toto litæ  
Audiet anno ?  
Tibi jam cedit  
Sede relicta,  
Qui dat populo  
Jura silenti,  
Cretæa tenens  
Oppida centum.  
Cæditte morista  
Pectora palmis,  
O caudidici,  
Venale genus,  
Vosque Poetæ  
Lugete novi ;  
Vosque in primis  
Qui concusso  
Magna parastis  
Lucra frivolo.

XIII. Delectabatur laudibus suis Claudius, et cupiebat diutius spectare. Injicit illi manum Talthybius deorum, et trahit capite obvoluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum Martium ; et inter Tiberim et viam Tectam des-



